

Les langues, faiblesse persistante des élèves français

Une étude souligne, en particulier, les difficultés à l'oral. Un plan ministériel sera dévoilé le 18 avril

Les Français ont-ils un problème « congénital » avec les langues étrangères ? C'est en tout cas la réputation qu'on leur prête, admet le Conseil national d'évaluation du système scolaire (Cnesco) en ouverture d'une synthèse publiée jeudi 11 avril sur l'enseignement des langues vivantes, basée sur quatre rapports inédits. Cette étude d'ampleur, fondée en grande partie sur des données du ministère de l'éducation nationale, brosse cependant un tableau plus nuancé. « Dans le détail par compétences, on voit apparaître des forces et des améliorations, accompagnées de réelles faiblesses », résume Nathalie Mons, présidente du Cnesco.

Ainsi, la part des élèves en difficulté pour comprendre un texte écrit en langue étrangère, censé être adapté aux exigences scolaires de leur niveau, baisse de manière encourageante depuis le début des années 2000, à la fois à l'école primaire et au collège. Mais, à l'oral, le niveau des petits Français est plus préoccupant : 39 % des élèves de primaire rencontrent des difficultés pour comprendre un énoncé. A la fin de l'année de 3^e, 43 % des élèves ont toujours des difficultés de compréhension de l'anglais. En expression orale, les résultats sont encore plus alarmants : à la fin de la 3^e, les trois quarts des élèves « ne sont pas capables de produire une langue globalement correcte » en anglais. Ils sont 73 % en espagnol et 63 % en allemand.

Ces résultats suffisent-ils à dire que les Français sont à la traîne en langues vivantes ? En réalité, peu de comparaisons internationales existent sur le sujet, souligne le Cnesco, à la différence des compétences en mathématiques ou en lecture, qui sont analysées régulièrement. Les derniers chiffres

datent de l'étude SurveyLang commandée par la Commission européenne en 2011 : la France se situait alors à sa place historique de queue de peloton, avec le cortège habituel des « pays latins », tandis que la Suède et les Pays-Bas se disputaient la tête du classement.

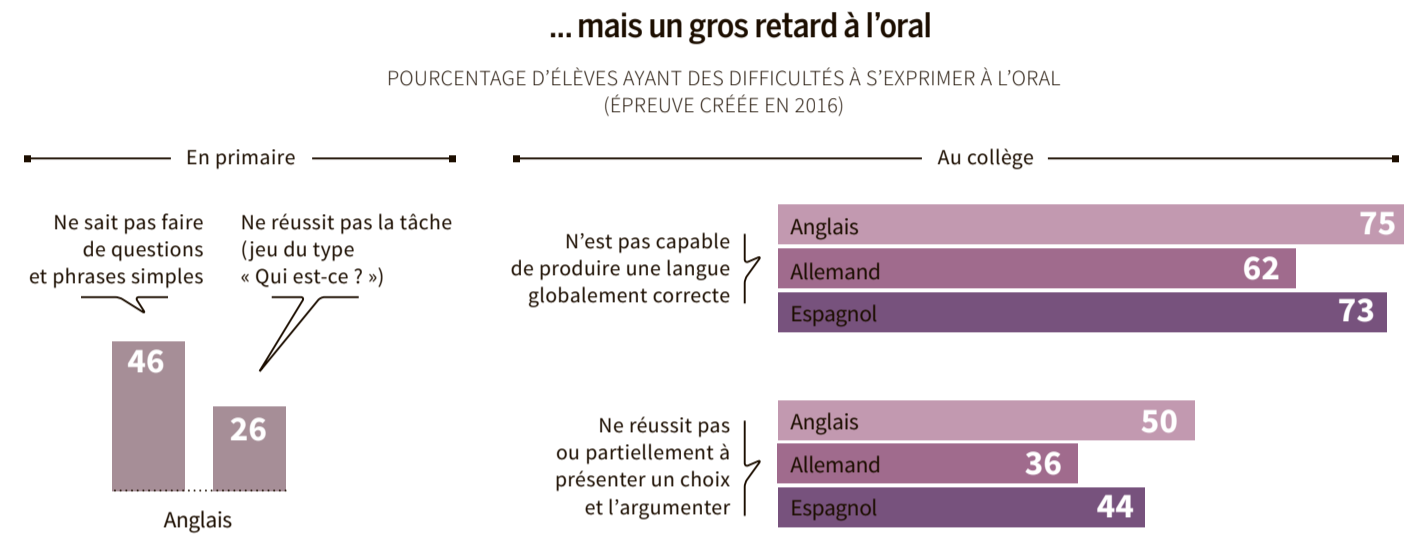
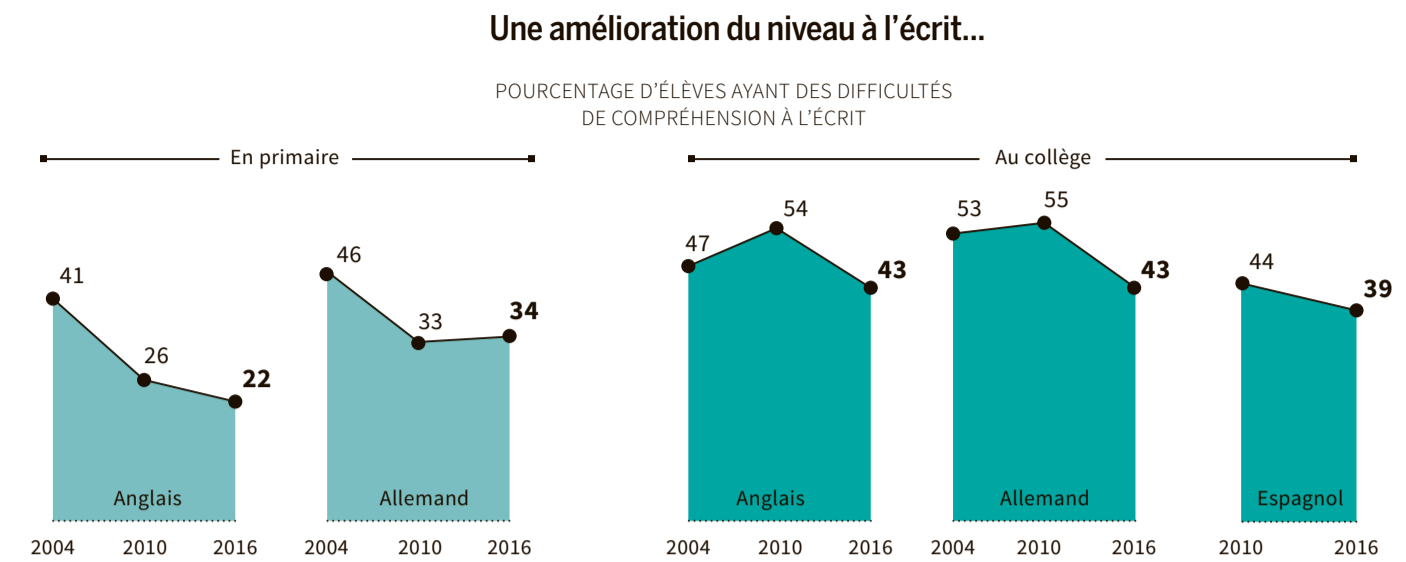
La place peu enviable de la France dans les compétences en langues étrangères a des facteurs multiples, remarque le Cnesco. Le niveau des élèves est en effet mesuré au terme d'une histoire complexe, celle d'un système scolaire construit sur le rejet des langues régionales et la sacralisation du français comme langue de l'Etat-nation.

Retard historique

Ainsi, en France, l'enseignement des langues vivantes n'est réellement entré à l'école primaire qu'au début des années 2000, et l'anglais n'est pas obligatoire. A titre de comparaison, l'Europe du Nord a introduit les langues vivantes à l'école primaire dès les années 1960, et l'anglais est rapidement devenu obligatoire en Suède (1962), en Norvège (1969) ou au Danemark (1970).

Ce retard historique a des conséquences en chaîne : à l'école primaire, où il est désormais prouvé que le cerveau des enfants est le mieux à même d'assimiler de nouvelles langues, les professeurs sont peu formés et se disent mal à l'aise avec cet enseignement, même s'il s'est durablement installé – il est obligatoire dès le CP depuis 2016.

Leur situation est d'ailleurs caractéristique des hésitations de la France sur le sujet : une option langue avait bien été introduite au concours de recrutement en 2006, obligeant les candidats à travailler ces disciplines... mais elle a été remplacée peu après par



INFOGRAPHIE LE MONDE

SOURCES : ENQUÊTE CEDRE DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ; CNESCO

une simple certification de niveau.

Aujourd'hui, seuls 10 % des enseignants du premier degré sont issus de cursus en langues vivantes à l'université, mais ils sont 81 % à se charger eux-mêmes du cours de langue, à raison de cinquante-quatre heures par an (une heure et demie par semaine environ). En outre, 80 % des professeurs des écoles déclaraient en 2016 n'avoir reçu aucune formation sur les langues étrangères au cours des cinq dernières années.

L'enseignement des langues pêche aussi – paradoxalement – par excès de zèle. Là où la France conserve une « culture du stylo rouge » qui consiste à corriger l'erreur quand elle survient, l'apprentissage des langues demanderait au contraire la mise en place d'un « droit à l'erreur » qui permette aux élèves de retrouver confiance en eux pour s'exprimer, sans subir l'inhibition d'une correction systématique, particulièrement contre-productive à l'adolescence.

Les recommandations du Cnesco convergent en grande partie avec les « propositions pour une meilleure maîtrise des langues vivantes étrangères », remises en septembre 2018 par l'inspectrice générale Chantal Manes et le journaliste Alex Taylor au ministre de l'éducation nationale. Jean-Michel Blanquer doit présenter, le 18 avril, un « plan pour les langues vivantes ». Selon toute vraisemblance, il devrait s'appuyer sur ces deux séries de travaux, souffle son entourage.

« Le plus tôt possible »

Parmi les recommandations communes du rapport Manes-Taylor et du Cnesco sur lesquelles le ministre pourrait s'appuyer, on trouve par exemple l'idée de travailler sur la musicalité des langues « le plus tôt possible », c'est-à-dire dès la maternelle. Ou bien la nécessité, appuyée sur la recherche, de « fractionner » les heures de cours en plusieurs séances courtes, pour exposer plus régulièrement les élèves à la langue.

L'heure et demie d'anglais à l'école primaire gagnerait à être fractionnée en séances de vingt minutes, selon les chercheurs

L'heure et demie consacrée à l'anglais au primaire gagnerait à être fractionnée en séances de vingt minutes, selon les chercheurs cités par le Cnesco. Au collège, où l'on consacre quatre heures à la langue vivante 1 en 6^e puis trois heures à partir de la 5^e (niveau auquel les élèves commencent l'étude d'une deuxième langue), les cours pourraient durer quarante-cinq minutes.

Le Cnesco et le rapport ministériel réclament aussi le renforcement de séjours à l'étranger, pour les élèves comme pour les ensei-

gnants. Les échanges favorisent « l'immersion » dans une langue étrangère – à terme, ils doivent permettre de renforcer les compétences des professeurs de disciplines non linguistiques pour développer, au collège et au lycée, l'enseignement d'autres matières en langues étrangères.

Plébiscités par la recherche comme étant un moyen de développer « fluidité à l'oral, connaissance du vocabulaire, confiance en soi », les dispositifs d'enseignement d'une autre matière en langue vivante sont proposés dans moins de 10 % des établissements, selon l'étude SurveyLang de 2011 citée par le Cnesco.

Enfin, le rapport Manes-Taylor et le Cnesco déplorent la disparition de l'évaluation des langues au moment du recrutement des professeurs des écoles. A l'heure où la formation des enseignants est par ailleurs en pleine refonte, le « plan pour les langues vivantes » pourrait bien en être l'occasion. ■

VIOLAINE MORIN

A Saint-Baldoph, l'apprentissage des maths se fait en anglais

Une trentaine d'écoles primaires et de collèges de l'académie de Grenoble ont adopté depuis 2011 un dispositif de cours « en immersion »

REPORTAGE

SAINT-BALDOPH (SAVOIE)
- envoyée spéciale

À l'entrée de la classe de Christèle Ferreira est affiché un « tableau des émotions » de toutes les couleurs. Après la pause déjeuner, chaque enfant de CP doit mettre une étiquette avec son prénom à côté de l'émotion qu'il ressent : « happy », « glad », « excited », « tired »... Partout, l'ouverture à l'international s'affiche dans la petite école de Saint-Baldoph, en périphérie de Chambéry (Savoie) : des drapeaux du Canada, des Etats-Unis et du Royaume-Uni décorent les portes ; et la classe des CM1-CM2 affiche même le numéro de la voie de train « 9 3/4 », une référence au plus britannique des magiciens, Harry Potter.

Ici, les enfants baignent dans l'anglais la moitié du temps à partir du CP, avec une initiation dès la maternelle. Pourtant, nous sommes dans une école de secteur

classique, loin des établissements internationaux qui recrutent sur dossier. Dans l'académie de Grenoble, une trentaine d'établissements de la maternelle au collège ont mis en place, depuis 2011, ce système d'école « en immersion », le plus souvent en anglais. L'expérimentation, baptisée « Emile » (pour enseignement d'une matière intégrée à une langue vivante étrangère), est devenue pérenne, grâce à ses bons résultats. Le dispositif concerne désormais plus de 2000 élèves dans l'académie, avec deux projets d'ouverture en classe de 2^{de} à la rentrée prochaine.

Concrètement, une classe de primaire en immersion alterne entre deux enseignants : l'un fait la classe en français, l'autre en anglais, en répartissant les matières. Sciences, mathématiques et histoire-géographie ont plus de chance de tomber dans l'escarcelle de l'enseignant « anglophone », car l'autre cumule les heures de français du programme obliga-

toire. Les élèves circulent d'une classe à l'autre, par demi-journées, avec une bannette qui contient leur trousse et leurs cahiers.

Les professeurs, recrutés sur entretien, doivent avoir le niveau C1 ou C2 en anglais, selon les standards européens. La plupart des enseignants qui enseignent en anglais ont une appétence personnelle pour les langues, voire une expérience à l'international. « Au départ, ce sont des échanges avec les Etats-Unis qui nous ont donné cette idée », précise Bruno Boddaert, délégué aux relations

La plupart des enseignants ont une appétence personnelle pour les langues, voire une expérience à l'international

internationales de l'académie de Grenoble. Plusieurs enseignants du dispositif, dont Mathilde Bonora, dans l'école de Saint-Baldoph, ont bénéficié du programme Jules-Verne, qui finance des séjours d'enseignants à l'étranger. « Ils revenaient avec des idées pédagogiques plein la tête », se réjouit Bruno Boddaert.

De ces voyages et formations, ils rapportent en effet des techniques nouvelles. Avant chaque intervention d'élève, Mathilde Bonora fait chanter *Let's begin* à la classe des CE2 pour encourager l'élève qui s'apprête à parler. Constatant que l'un d'entre eux emploie spontanément le passé pour dire « *This week-end, I played with Anatole* », elle vient lui serrer la main en disant « *I congratulate you!* ». La pédagogie de l'encouragement ? « *C'est un truc très américain* », s'amuse l'enseignante autour d'un café dans la salle des maîtres. Pour être sûrs de pratiquer suffisamment, les enfants se mettent régulièrement à deux ou

plus, et travaillent ensemble, en anglais, à la résolution d'un problème ou à l'écriture d'un texte.

Dans ce contexte, ne court-on pas le risque de faire d'abord de l'anglais, avant de travailler la matière concernée ? « *L'anglais n'est qu'un support* », martèle l'inspection d'académie, qui porte le projet. Pour les enseignants, le dispositif d'immersion ne va pas sans le double objectif de « multiplier les occasions de les faire se parler entre eux, tout en avançant dans le programme », rappelle Christèle Ferreira.

Fabriquer les supports

Souvent, les contenus pédagogiques disponibles ne correspondent pas à l'âge des enfants, qui sont plus avancés en anglais. « *Il faut sans cesse inventer des ressources, trouver des chansons, des histoires dont le vocabulaire est adapté* », précise l'enseignante. Pour Marie Gimond, en CM1-CM2, la solution a été de fabriquer une partie des supports elle-même. Le

manuel de géographie, par exemple, est un porte-vues dont les pages sont photocopiées. « *J'ai créé le contenu et les questions* », précise l'enseignante. Pareil pour Harry Potter, le fil rouge de l'année, dont les enfants liront une partie du premier tome en anglais : « *Le vocabulaire de Hagrid est incompréhensible pour eux, j'ai dû réécrire des passages*. »

Le dispositif pourrait-il faire des émules ? Des expérimentations du même type, en primaire comme au collège, sont déjà en cours dans d'autres académies. Encouragés par la recherche, les dispositifs en immersion « *ne coûtent pas plus cher* », précise l'inspection d'académie, qui se félicite d'avoir mis en place l'expérimentation Emile à budget quasi constant. Comme pour la plupart des dispositifs ambitieux, les ressources humaines sont le nerf de la guerre : trouver des enseignants suffisamment formés en langues vivantes n'est pas chose aisée. ■

V. M.